



17 bd Jourdan • 75014 Paris • 01 43 13 50 50
RER B Cité Universitaire

FÉES

du 15 mars au 6 avril 2007



soirée à 20h lundi, mardi, vendredi
(sauf vendredi 30 mars 19h)
19h jeudi, samedi (sauf jeudi 15 mars 20h)
15h30 dimanche
relâche mercredi
relâche exceptionnelle dimanche 18 mars
durée : 1h30 • Galerie
tarif plein 21 €
tarif réduit 14 €
lundi tarif réduit pour tous 14 €
moins de 30 ans 12,50 €
renseignements, location :
01 43 13 50 50

de **Ronan Chéneau**

mise en scène et scénographie **David Bobée**

assistante à la mise en scène **Clarisse Texier**

création lumière **Stéphane Babi Aubert**

création son **Frédéric Deslias**

création vidéo **José Gherrak**

conception du décor **Patrick Demière**

décor réalisé par **les Ateliers du CDN de Normandie/Comédie de Caen**

avec **Fanny Catel-Chanet, Abigail Green, James Joint**

Fées est publié aux Éditions Les Solitaires Intempestifs.

En tournée • 17, 18 mai, l'Hippodrome, Scène Nationale de Douai (59)

les inrockuptibles



Service de presse :

Philippe Boulet - tél. 01 41 32 26 10 ou 01 43 13 50 60

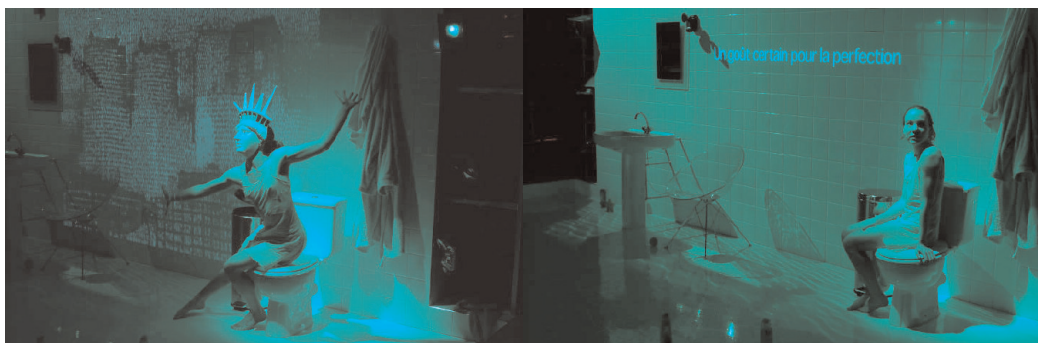
Contact au Théâtre de la Cité internationale :

Marie-France Carron - tél. 01 43 13 50 53 - marie-france.carron@theatredelacite.com

Dans le huis-clos moite d'une salle de bains, lieu de l'intimité par excellence, un jeune homme dit le découragement et l'inertie. Épié par les caméras vidéo, il est hanté par deux créatures mystérieuses, mi-fées, mi-femmes enfants, affectueuses, moqueuses, perverses qui le persuadent de l'inanité de sa plainte narcissique. Dans cet univers, l'impuissance à agir sur le monde, à en bouleverser le cours devient flagrante, dérangeante.

Fées est le deuxième volet d'une trilogie, née de la complicité d'un metteur en scène David Bobée et d'un auteur Ronan Chéneau, consacrée aux enfants des années 70 coupables de ne pas savoir refaire le monde que leurs parents leur ont laissé.

Un spectacle où tout participe du théâtre – le texte/partition, la lumière qui lui donne sa couleur, les images qui lui répondent – pour dire le mal de vivre et la lucidité d'une génération. Un spectacle, reflet d'une époque qui se termine sur les mots criés par le jeune homme, « Aimez-moi ».



Fées. Photos Tristan Jeanne-Valès

Création **RICTUS**

Production déléguée **CDN de Normandie/Comédie de Caen**

Avec le soutien de **la DRAC de Basse-Normandie, du Conseil régional de Basse-Normandie, de la Ville de Caen, du Conseil général du Calvados, de l'Onda et de l'Odia.**

Res/Persona

Fées

Res/Persona et *Fées* sont deux premiers volets d'une série qui s'annonce passionnante à décliner. Au commencement, *Res/Persona*, une petite forme qui surpasse par la parole qu'elle portait, par l'esthétique qu'elle défendait, par le processus même de sa création, fragile et inachevée, et par la rencontre avec un public qui lors d'une première présentation en janvier 2003 nous donnait le début d'une histoire qui ne pouvait pas s'arrêter là.

C'est de là, de cette aventure-là qu'est née l'idée du spectacle *Fées*, l'envie de poursuivre ce processus créatif autour de petites formes et de la répétition : répétition sérielle d'espaces réduits et intimes, de couleurs, de figures afin de porter au plus près un discours, une nécessité, une vision de l'actualité, de notre société et du monde. L'écriture contemporaine et nerveuse de Ronan Chéneau s'ancre dans l'immédiateté, dans la réalité sociale et intellectuelle du moment présent. Si *Res/Persona* s'est écrit et créé au lendemain du 21 avril 2002 et qu'il en porte clairement les stigmates, force est de constater que la politique actuelle et l'idéologie en place sont au cœur des préoccupations de *Fées*.

Un processus de création et de vie est en cours, une histoire individuelle et collective, qui déjà au fil des jours et des discussions s'ouvre sur d'autres espaces avec l'envie sans cesse renouvelée de les explorer et de les frotter au monde qui nous entoure.

Avec *Res/Persona* s'est ouverte une collaboration originale entre le metteur en scène David Bobée et l'auteur Ronan Chéneau. Tous deux défendent un théâtre de parole engagée, porté sur des problèmes contemporains et des personnes réelles sans passer par le filtre de la narration et de ses personnages.

Une méthode s'élabore depuis, entre discussions, écriture sur le plateau, va et vient avec les propositions des acteurs, réécriture en temps réel, montages dramaturgiques alléatoires. Le texte est ici au cœur du travail du plateau mais n'en est pas le fondement. Il participe comme le jeu, la lumière, la mise en scène à l'élaboration des créations.

Fées

Fées est une variation sur le même principe que *Res/Persona* : intimité et politique, petite forme, monochrome, petite jauge.

Ce spectacle se déroule dans une pièce intime, plus secrète encore, plus cachée encore, plus privée, plus introspective encore : la salle de bain.

Si dans *Res/Persona*, le propos était de s'interroger sur la place qu'une jeune femme de 25 ans pouvait tenir dans la société, sur la parole politique qu'elle était en mal de porter, sur son inertie et son incapacité à la révolte sincère, celui de *Fées* est plus large encore, interrogeant le monde dans lequel notre génération s'engouffre tout en vaguement le dénonçant. Un monde en réseaux où il semble de plus en plus difficile d'agir sur les événements, sur le cours de l'histoire même si, plus que jamais, nous en avons la conscience.

Abigaïl Green et Fanny Catel-Chanet interprètent

ces petites « fées », qui n'ont rien de féérique ni d'angélique, sortes de petites filles monstrueuses, éréniées contemporaines riant ironiquement des maux de notre époque. Une troisième figure, celle du comédien James Joint, porte l'incompréhension et l'inertie, sorte de pendant masculin de la jeune femme de *Res/Persona*.

L'univers de cette création est en permanence sous-tendue par l'idée du suicide, par l'incapacité même de se suicider.

Cet univers moite doit rendre perceptible, tangible une sorte de douleur, de mal vivre

mais aussi de conscience dense, affûtée, précise du monde.

Stéphane Babi Aubert a créé la lumière à partir de l'étude de la couleur « verte ». Vert d'eau, vert bouteille, glauque, « vert chirurgie », « vert moisi », viennent renforcer cet univers moite-aseptisé.

L'univers sonore que Frédéric Deslias a inventé pour cette création trouve ses racines dans une musique électro faite de nappes aux rythmiques pesantes et d'adjonctions de sons et de bruits électroniques, parasites

et quotidiens. Enfin les images vidéo de José Gherrak, projetées sur les murs de faïence, produisent un nouvel angle de vue pour dépeindre un monde extérieur dont les représentations de plus en plus violentes, brutales, directes, trop claires, trop intimes se font plus que jamais incompréhensibles. La présence de caméras de vidéo surveillance à l'intérieur même de cette salle de bain viendra violenter l'intimité



© Tristan Jeanne-Valès

des comédiens.

La salle de bain : lavabo, chiotte, baignoire, lavements, purgatoire, déjection, cheveux, poils, ongles, humidité, moisissures, bactéries, masturbation, égoût, évacuation, froideur, dureté, vide, temps qui passe, miroir, introspection, mal être, artifices, pureté, maquillage, produits de beauté, crèmes, mousse, pommades, gel, conservation, paraître, suicide, corps, nudité, mort...

David Bobée

Naufrage dans une salle de bain

[...]

David Bobée et Ronan Chéneau ont réalisé le second volet d'une trilogie consacrée aux jeunes d'aujourd'hui, aux jeunes adultes de leur génération ; comment ils se voient, comment ils voient qu'on les voit, comment ils voient le monde ; un regard lucide et désenchanté, et précis, sans rancune ni reproche, ni jugement, un constat énoncé sans passion, avec dérision souvent. C'était déjà le sujet du portrait de la jeune femme dans *Res/Personna* ; dans ce deuxième spectacle, le portrait du jeune homme se teinte de culpabilité. Et pour les spectateurs, l'angoisse trouble la tendresse amusée. Coupable, la jeunesse peinte ici – pas celle qui remplit les faits divers et les discours électoraux – l'autre, celle dont on ne parle jamais, qui ne fait pas parler d'elle, la normale, la sans problème particulier mais qui est noyée tout de même dans l'expression « les jeunes d'aujourd'hui », coupable, elle se sent de ne pas être à la hauteur des ambitions des générations précédentes, celles qui pensaient, croyaient, refaire le monde. Ces jeunes d'aujourd'hui, donc, que l'on dit friands consommateurs de nourritures – supermarchés et audio-télévisuelles, décrits stressés, angoissés, sous-pression, désengagés, gâtés, grégaires, dépolitisés, se révèlent, d'une intelligence sensible dans ce travail, qui le moins que l'on puisse dire, dresse un monumental constat de crétinisation. Et ce, grâce au retour intempestif d'un je clairement asséné. Les deux spectacles ont ceci de remarquable qu'ils peignent la jeunesse, avec toute la charge d'abstraction et d'anonymat de l'expression, mais réhabilitent « cette putain de première personne » comme disait Samuel Beckett. Le jeune homme de *Fées*

tout comme la jeune femme de *Res/Personna* ne prennent appui que sur eux-mêmes. La génération précédente, celle de leurs pères et mères donc, est absente. Jamais nommée ou à peine dans quelques expressions toutes faites, à croire qu'ils se vivent, ces enfants de quelqu'un, sans père, sans référent, sans histoire ; quand ils parlent de leur mythe fondateur ils citent le Loft et l'Oréal, quand ils invoquent un dieu ils citent un top-model ou une star du foot et quand ils font allusion à un homme politique on croirait qu'ils parlent d'un animal préhistorique. Ils se vivent sans paternité et font pourtant le terrifiant inventaire de l'héritage barbare qu'ils doivent assumer : l'idéologie marchande a remplacé la religion de la subversion, les flux affairistes et financiers ont remplacé les épopées résistantes ou communistes, la pénurie du désir succède à la jouissance sans entrave. Position inconfortable du spectateur de cette génération, car enfin, ce monde livré au capitalisme mondial qui rend fou, dépressif, schizophrène, malade, pour y mettre des vaches folles, c'est bien les pères et les mères absents de la salle de bain qui l'ont fait. Le constat est d'autant plus terrible que les personnages ne se veulent pas victimes ni innocents.

Ronan Chéneau confirme son talent à composer des textes comme des partitions, où la musique des mots mis sur le plateau est aussi important que la justesse du mot choisi, hésitant entre le sarcasme politique et le soliloque narcissique, l'un atténuant l'impact de l'autre. Néanmoins, le jeune acteur ne reste pas à la surface de l'air du temps, sous la peinture des âmes, de la trivialité

... / ...

des énumérations des maux et travers de société, sourd un malaise philosophique autour de la grave question du contrat entre l'homme et la vie ; vivre est une vacherie, parce que jamais la vie n'a fait à l'homme l'ombre d'une promesse, jamais l'homme ne sera assuré de sa réussite. *Fées* résonne comme un opus mélancolique, alternant des pauses et des tentions, jouant de tous les effets esthétiques et signifiants des surfaces brillantes, des projections d'eau, des corps mouillés, des imaginaires communs ; les simplifications extrêmes, noir et blanc, violence et tendresse, silence et rumeur, lenteur et accélération fonctionnent avec la limpidité d'un conte initiatique. Comme toujours chez David Bobbée, le dispositif scénique bi-frontal incluant les spectateurs dans un univers plastique très galerie d'art, limite angoissant, commence dès l'entrée du théâtre, par un sas de mise en condition ou de déconditionnement. Un environnement sonore très sophistiqué, des éclairages tout droit venus de l'expressionnisme allemand, l'utilisation très poétique de la vidéo et des projections instantanées servent le propos sans l'alourdir ni le paraphraser et créent, très paradoxalement, la distance ludique nécessaire pour ne pas sombrer dans la noirceur ou pour se

moquer d'eux-mêmes ; ainsi ces jeunes créateurs dénoncent-ils le voyeurisme crétin du Loft dont ils reproduisent le dispositif sur la scène de théâtre. Ils font créativité de tout bazar, ces jeunes artistes qui ont grandi avec la télévision. D'évidence, les technologies modernes font partie intégrante de leur culture, elles sont donc utilisées non comme telles mais bel et bien comme des sources de créativité, pour leur puissance artistique. Les trois comédiens sont beaux, puissants et fragiles à la fois, irréels et charnels, ils jouent, crient, sussurent avec animalité, s'exposent sans retenue, se maîtrisent sans se forcer, traversent le plateau tantôt avec la grâce d'un Odilon Redon tantôt avec la sensualité tapageuse d'un Egon Schiele. Le monologue final du jeune homme, accroché à la baignoire, les pieds dans l'eau, ignoré des deux fées soudainement devenues opaques comme des lucioles mortes, recroquevillées chacune dans un coin, est un grand poème de théâtre. *Aimez-moi !* continue de résonner quand les lumières s'éteignent et répondent en écho à *L'Innomable* de Beckett, « *Je suis libre, abandonné* ».

Angelina Berforini

article paru sur mouvement.net

Notes d'un vieux grincheux

par Roland Jaccard*

Le musée de la torpeur

L'enfance est l'âge de la magie et du mystère. Et puis, avec l'entrée dans le monde des adultes, la supercherie remplace la magie, le vide se substitue au mystère. Seuls l'amour et l'art nous donnent encore, parfois, l'impression de trafiquer avec l'inconnu. Progressivement, nous quittons le théâtre de l'extase pour nous installer dans le musée de la torpeur. Dans ce musée, pour peu que nous ayons feint, avec suffisamment de constance et de bonne volonté, de jouer avec les faux-semblants, il se trouve toujours quelques bonnes âmes pour nous féliciter d'avoir tenu jusque-là. De toute manière, la partie est jouée : nous étions les acteurs de ce drame – et nous n'en avons rien su ; nous étions les spectateurs de cette comédie – et nous n'avons pas ri. Allez, il est temps de redevenir l'enfant qui jouait sur la plage.

Le bistrot de Klima

Dans le fond, il n'y a que deux idées qui m'auront vraiment tenu à cœur, deux idées que j'ai retrouvées chez Schopenhauer, Cioran, Thomas Bernhard, mais qui me semblaient déjà belles quand j'avais quinze ans. La première est que l'un des plus précieux privilèges de l'homme est de pouvoir mourir à volonté. La seconde est ce privilège non moins exceptionnel de pouvoir s'abstenir de procréer. Je me délecte de ces deux idées en lisant Ladislav Klima, dont les lignes qui suivent devraient être gravées en lettres d'or sur les frontispices de tous les établissements publics :

« L'homme qui se respecte quitte la vie quand il veut ; les braves gens attendent tous, comme au bistrot, qu'on les mette à la porte. »

Le Magazine Littéraire

Hors série n° 10

Le nihilisme, la tentation du néant

* Roland Jaccard dirige aux Presses Universitaires de France la collection « Perspectives critiques », ainsi que la revue du même nom. Il a notamment publié *la Tentation nihiliste*, rééd. en livre de poche, « Biblio Essai », 2006.

L'ère du vide

Le vide

« Si seulement je pouvais sentir quelque chose ! » : cette formule traduit le « nouveau » désespoir qui frappe un nombre de plus en plus grand de sujets. Sur ce point, l'accord des psy semble général : depuis vingt-cinq ou trente ans, ce sont les désordres de type narcissique qui constituent la majeure partie des troubles psychiques traités par les thérapeutes, tandis que les névroses classiques du XIX^e siècle, hystéries, phobies, obsessions, sur lesquelles la psychanalyse a pris corps, ne représentent plus la forme prédominante des symptômes. Les troubles narcissiques se présentent moins sous la forme de « troubles aux symptômes nets et bien définis que sous la forme de « troubles du caractère » caractérisés par un malaise diffus et envahissant, un sentiment de vide intérieur et d'absurdité de la vie, une incapacité

à sentir les choses et les êtres. Les symptômes névrotiques qui correspondaient au capitalisme autoritaire et puritain ont fait place, sous la poussée de la société permissive, à des désordres narcissiques, informes et intermittents. Les patients ne souffrent plus de symptômes fixes mais de troubles vagues et diffus ; la pathologie mentale obéit à la loi du temps dont la tendance est à la réduction des rigidités ainsi qu'à la liquéfaction des repères stables : à la crispation névrotique s'est substituée la flottaison narcissique. Impossibilité de sen-

tir, vide émotif, la désubstantialisation ici est à son terme, révélant la vérité du procès narcissique, comme stratégie du vide.

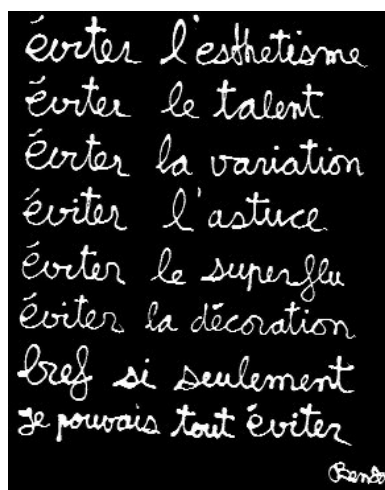
Narcisse sur mesure

Après l'agitation politique et culturelle des années soixante, qui pouvait encore apparaître comme un investissement de masse de la chose publique, c'est une désaffection

généralisée qui ostensiblement se déploie dans le social, avec pour corollaire le reflux des intérêts sur des préoccupations purement personnelles et ce, indépendamment de la crise économique. La dépolitisation et la désyndicalisation prennent des proportions jamais atteintes, l'espérance révolutionnaire et la contestation étudiante ont disparu, la contre-culture

s'épuise, rares sont les causes encore capables de galvaniser à long terme les énergies. La *res publica* est dévitalisée, les grandes questions « philosophiques », économiques, politiques ou militaires soulèvent à peu près la même curiosité désinvolte que n'importe quel fait divers, toutes les « hauteurs » s'effondrent peu à peu, entraînées qu'elles sont dans la vaste opération de neutralisation et banalisation sociales. Seule la sphère privée semble sortir victorieuse de ce raz de marée apathique ; veiller à sa santé, préserver sa situation matérielle, se débarrasser de ses

... / ...



« complexes », attendre les vacances, vivre sans idéal, sans but transcendant est devenu possible. Les films de Woody Allen et le succès qu'ils remportent sont le symbole même de cet hyper-investissement de l'espace privé ; ainsi qu'il le déclare lui-même, « *political solutions don't work* » à bien des égards cette formule traduit le nouvel esprit du temps, ce néo-narcissisme naissant de la désertion du politique. Fin de l'*homo politicus* et avènement de l'*homo psychologicus*, à l'affût de son être et de son mieux-être.

Vivre au présent, rien qu'au présent et non plus en fonction du passé et du futur, c'est cette « perte du sens de la continuité historique », cette érosion du sentiment d'appartenance à une « succession de générations enracinées dans le passé et se prolongeant dans le futur » qui, selon Chr. Lasch, caractérise et engendre la société narcissique. Aujourd'hui nous vivons pour nous-mêmes, sans nous soucier de nos traditions et de notre postérité le sens historique se trouve déserté au même titre que les valeurs et institutions sociales. La défaite au Vietnam, l'affaire du Watergate, le terrorisme international mais aussi la crise économique, la raréfaction

des matières premières, l'angoisse nucléaire, les désastres écologiques ont entraîné une crise de confiance envers les leaders politiques, un climat de pessimisme et de catastrophe imminente qui expliquent le développement des stratégies narcissiques de « survie », promettant la santé physique et psychologique. Quand le futur apparaît menaçant et incertain, reste le repli sur le présent, qu'on ne cesse de protéger, aménager et recycler dans une jeunesse sans fin. Simultanément à la mise entre parenthèses du futur, c'est à la « dévaluation du passé » que procède le système, avide qu'il est de larguer les traditions et territorialités archaïques et d'instituer une société sans ancrage ni opacité ; avec cette indifférence au temps historique se met en place le « narcissisme collectif », symptôme social de la crise généralisée des sociétés bourgeoises, incapables d'affronter le futur autrement que dans le désespoir.

L'ère du vide.
Essais sur l'individualisme contemporain
de Gilles Lipovetsky
Folio Essais - 2005

Ta chambre est la plus belle des îles désertes, et Paris est un désert que nul n'a jamais traversé. Tu n'as besoin de rien d'autre que de ce calme, de ce sommeil, que de ce silence, que de cette torpeur. Que les jours commencent et que les jours finissent, que le temps s'écoule, que ta bouche se ferme, que les muscles de ta nuque, de ta mâchoire, de ton menton, se relâchent tout à fait, que seuls les soulèvements de ta cage thoracique, les battements de ton cœur témoignent encore de ta patiente survie.

Ne plus rien vouloir. Attendre, jusqu'à ce qu'il n'y ait plus rien à attendre. Traîner, dormir. Te laisser porter par les foules. par les rues. Suivre les caniveaux, les grilles, l'eau le long des berges. Longer les quais, raser les murs. Perdre ton temps. Sortir de tout projet, de toute impatience. Être sans désir, sans dépit, sans révolte.

Ce sera devant toi, au fil du temps, une vie immobile, sans crise, sans désordre: nulle aspérité, nul déséquilibre. Minute après minute, heure après heure, jour après jour, saison après saison, quelque chose va commencer qui n'aura jamais de fin : ta vie végétale, ta vie annulée.

Georges Perec
Un homme qui dort
Denoël - 1967

Rictus

Rictus, créé en 1999, trouve ses racines dans le théâtre universitaire, théâtre de recherche et d'expérimentation. Sont créés les spectacles *Je t'a(b)îme* et *Stabat Mater*. En 2000 les membres du groupe intègrent l'école du Centre Dramatique National de Normandie ; ils se forment et, depuis, travaillent aux côtés de grands metteurs en scène (Lacascade, Rambert...) tout en affirmant une esthétique propre. L'univers proposé par David Bobée, metteur en scène, se nourrit des différents genres de la création contemporaine : le théâtre, les arts plastiques, la danse, les nouvelles technologies... Dans une collaboration étroite avec l'éclairagiste Stéphane Babi Aubert, une recherche est engagée autour de l'image, la couleur et l'espace. De 2002 à 2004, David Bobée codirige le Laboratoire d'imaginaire social au CDN de Normandie avec Antonin Ménard et Médéric Legros, proposant une forme politique et artistique au travers de différentes manifestations (spectacles, performances, soirées, concerts, installations, interventions...). Depuis plusieurs années, David Bobée et l'auteur Ronan Chéneau élaborent une méthode dramaturgique originale. De cette collaboration sont nés les spectacles *Res/Persona* et *Fées*, deux premiers volets d'une série racontant l'individu contemporain et sa difficulté d'être au monde.

Rictus poursuit sa recherche esthétique, politique, contemporaine et populaire, notamment dans la création de deux performances et d'un spectacle de cirque-théâtre *Cannibales*, créé en janvier dernier à l'Hippodrome, Scène Nationale de Douai.

• • •

« J'aime, au sein de Rictus, bousculer la notion de genre, croiser, mélanger les disciplines artistiques, allier les pratiques, créer des hybrides, fragmenter, rassembler, confronter, ainsi produire du sens, de l'émotion, du rythme, de la violence, de la sensualité. Mon théâtre est d'engagement physique et politique.

Fond et forme ont ici même valeur, naissent d'un même mouvement : je veux questionner tout ce qui participe à la construction de soi, à l'identité de l'individu contemporain, son intimité, son être social. Ce qui m'intéresse c'est désunir. Briser l'unitaire, montrer la pluralité, la richesse des personnes, de la pensée, des événements. Chercher une nouvelle lecture du monde. Un regard transversal.

Mon théâtre est très visuel et se nourrit des arts plastiques. Depuis plusieurs années, avec les personnes qui m'entourent nous cherchons chacun dans notre discipline à offrir un univers visuel aussi exigeant qu'accessible. Chaque fois nous inventons une nouvelle façon de travailler ensemble. Loin du despotisme de la mise en scène, et du collectivisme absurde, nous affirmons un théâtre pluridisciplinaire où la lumière devient dramaturgique, où le texte est au cœur du plateau sans en être le centre, où la mise en scène participe au spectacle sans l'accaparer. Nous refusons la narration, l'illusion, le mensonge du théâtre et de ses personnages en y opposant la fragmentation des textes, la poésie des images, la prise de parole et la sincérité des personnes. »

David Bobée

Biographies

★ David Bobée, metteur en scène

Né en 1978, Il étudie le cinéma puis les arts du spectacle à l'Université de Caen. Il y crée en 1999 la Compagnie Rictus et sa première mise en scène, *Je t'a(b)îme*. Il composera par la suite diverses performances et installations plastiques, notamment dans le cadre de festivals techno et électro, avant de créer en 2001 *Stabat mater* et l'installation *En tête*. Il intègre l'école du CDN de Normandie et travaille auprès d'Eric Lacascade comme assistant metteur en scène sur sa trilogie Tchekhov (*La mouette*, *Les trois sœurs* et *Ivanov*) puis sur Les sonnets, *Platonov* et *Hedda Gabler* présenté en 2005 à l'Odéon. Il est désormais son collaborateur artistique, notamment sur *Les Barbares*, créé dans la cour d'honneur du Palais des Papes au Festival d'Avignon en 2006.

Il co-dirige en 2003 et 2004 les sessions du Laboratoire d'imaginaire social du CDN de Normandie pour lesquels il met en place spectacles, installations et concerts. Il crée en 2004 deux mises en scène, *Fées* et *Res/Persona* de Ronan Chéneau, avant de partager la mise en scène du projet collectif *Pour Penthésilée* avec Arnaud Churin, Héra Fattoumi, Eric Lacascade et Loïc Touzé. Il met en scène en 2007 son dernier spectacle de cirque-théâtre contemporain, *Cannibales*, texte de Ronan Chéneau, création à L'Hippodrome, Scène Nationale de Douai.

Deux spectacles performances, *Dedans Dehors David* et *Warm* sont en cours de création.

Parallèlement à ses projets personnels, David Bobée travaille en tant que comédien danseur performeur avec Pascal Rambert. Il participe au spectacle *Paradis*, créé au théâtre de la Colline, et à *After Before* créé au festival d'Avignon en 2005, avant de participer à *L'Opéra Pan* créé à l'Opéra National de Strasbourg en octobre 2005. En décembre 2007, il participera à la prochaine création *Toute la vie* au CDN de Gennevilliers.

Il est désormais artiste associé à la Scène Nationale de Douai/L'Hippodrome.

★ Ronan Chéneau, auteur.

Je suis né à Brest, en 1974. Je suis titulaire d'un DEA de philosophie.

Depuis 2001, je collabore étroitement avec le metteur en scène David Bobée. Deux spectacles ont vu le jour au CDN de Normandie : *Res/Persona* et *Fées*. Au même CDN, j'ai écrit pendant deux ans pour le Laboratoire d'imaginaire social. J'ai bénéficié en 2006 d'une résidence à La Chartreuse de Villeneuve afin d'écrire *Cannibales* pour David Bobée qu'il crée à L'Hippodrome de Douai en janvier 2007.

J'aime que le texte soit un élément parmi d'autres de la machine théâtrale, comme le son et la lumière. Je n'hésite pas à utiliser un matériau langagier brut, à puiser aussi bien dans la publicité, le journalisme grand public, la grande littérature et la vulgate politico-économique. Je travaille souvent sur commande, toujours proche de l'acteur, jamais a priori, mais toujours pour du vivant, du présent. J'assure par ailleurs la lecture de mes textes lors de festivals et de concerts.

Bourses d'écriture du ministère de la Culture (2003, 2005)

Bourse du Centre National du Livre (2005)

Dernières créations : *Borderland*, m.s. Médéric Legros, créé au CDN de Normandie en 2005.

Colère ! m.s. Solange Oswald, avec des textes d'Eric Arlix et Jean-Paul Quéinnec, créé au Théâtre National de Toulouse en 2006.

Res/Persona, *Fées* et *Cannibales* sont des textes édités aux Solitaires Intempestifs.